

que la main puissante du Seigneur nous arrache au danger.

—Les Européens s'agenouillèrent. Le prêtre portugais commença une prière que tous répétèrent au fond du cœur, et qui apporta un peu de soulagement aux angoisses des deux jeunes femmes.

La position était affreuse en effet. En ce moment cependant, comme cette position succédait à une situation plus critique encore, elle les frappait moins qu'elle ne l'eût fait en toute autre circonstance.

Il se pouvait en effet que le danger ne fut pas immédiat et que personne n'osât braver la superstition qui empêchait les Batongas de pénétrer dans l'enceinte de la cabane. Mais les Européens ne pouvaient pas rester là éternellement. Les provisions de maïs et de sorgho, qui se trouvaient déjà dans la hutte sous la forme d'offrandes au fétiche, ne devaient pas durer bien longtemps. Que devenir lorsqu'elles seraient épuisées ? Enfin, comment sortir de ce village maudit ? comment échapper à cette multitude d'ennemis implacables et vigilants.

Don Antonio et M. Novéal étaient les seuls espoirs des pauvres captifs, mais tous deux connaissaient trop bien les sauvages pour ne pas sentir qu'ils avaient désormais perdu toute influence sur les Batongas et sur leur chef.

Au bout d'une heure environ, les sauvages commencèrent à danser avec des cris et des contorsions épouvantables.

Une ronde infernale se forma autour d'Abdul Shérazie, à deux pas duquel on avait allumé un brasier qui devait lui brûler cruellement les jambes.

L'odeur de la chair, brûlée avec des assagayes rougies sur des charbons ardents, arrivait jusqu'aux Européens.

Le khansamah ne poussa pas un cri et se laissa torturer avec une impassibilité extraordinaire. Sir Richard supposa qu'il avait eu le temps d'avalier une de ces préparations dont quelques vieux brahmines indiens possèdent le secret, et qui ont le pouvoir de neutraliser la douleur en plongeant le patient dans une sorte d'extase.

Lorsque le malheureux, déchiré, brûlé, torturé de vingt manières différentes, eut rendu le dernier soupir, Mbourousémé fit couper son corps par quartiers, et les jeta de sa propre main dans l'enclos du fétiche.

Une nouvelle danse eut lieu pour célébrer la punition du khansamah, ou peut-être afin d'appeler la vengeance du mauvais esprit sur les Européens. Puis les sauvages s'éloignèrent pour aller prendre leur part du festin que les femmes avaient préparé pendant ce temps.

Quand vint la nuit, ils allumèrent de grands feux autour de l'enclos, afin, sans doute, que les prisonniers ne pussent profiter de l'obscurité pour s'enfuir.

Brisés par toutes les émotions qu'ils avaient éprouvées, les Européens finirent par s'endormir, en dépit de leurs inquiétudes et des dangers qui planaient sur leur tête.

Le lendemain, ils tinrent conseil sur le parti qu'ils avaient à prendre. Il était évident que les craintes superstitieuses des Batongas les empêcheraient de pénétrer dans la hutte consacrée à leur divinité. En revanche, ils avaient bien évidemment l'intention d'y bloquer leurs ennemis et de les prendre par la famille. Les Européens calculèrent qu'en ménageant leurs provisions, ils en auraient pour dix jours environ. Que devenir après ces dix jours ?

Quant à forcer le passage, il n'y fallait pas songer. A quoi cela servirait-il d'ailleurs, puisqu'une fois hors de la cabane on ne saurait où trouver un refuge ?

Don Antonio déclara qu'après avoir laissé passer deux ou trois jours, pour donner à la fureur de Mbourousémé le temps de se calmer, il comptait aller chez le roi et faire son possible pour le fléchir.

En dépit des instances de ses amis, il essaya d'exécuter son projet ; mais à peine avait-il mis le pied hors de l'enclos consacré qu'il fut accueilli par une grêle d'assagayes. Une d'elles l'atteignit au côté et le renversa. Quelques sauvages s'élançèrent vers lui en brandissant leurs lances et leurs couteaux.

Richard et Valentin se précipitèrent en même temps au secours du digne missionnaire.

James les suivait toujours en maugréant. Quelques coups du révolver que Juliette avait remis à Valentin éloignèrent les Batongas qui serraient de plus près don Antonio. Ce dernier se releva avec l'aide de Valentin et de James, qui l'entraînèrent et le portèrent à moitié jusqu'à la hutte de Barouli. Quant à sir Richard, qui protégeait la retraite, il aperçut tout à coup, à deux pas de lui, un Batonga qui portait au cou, en guise d'ornements, la poire à poudre et la cartouchière de Valentin. Il se précipita sur le sauvage pour lui enlever ces munitions, si précieuses en ce moment. Le Batonga défendait énergiquement sa propriété, Richard le saisit de ses bras d'hercule et l'emporta jusque dans l'enclos.

Là, il laissa tomber à terre le sauvage à demi-étouffé et lui arracha la poire à poudre et la cartouchière.

—Va-t'en maintenant, dit-il en lâchant le Batonga, qui, croyant qu'on allait l'égorger, poussait des cris de détresse.

—Ne le lâchez pas ! s'écria M. Novéal en saisissant le Batonga. La terreur qu'inspire cet endroit vous protège seule contre la fureur des sauvages. Si l'un des deux sortait vivant de cet enclos, le prestige de Barouli serait détruit, et quelques minutes après vous seriez égorgés.

—Que faire alors de ce malheureux ?

—Quand il s'agit de sauver un chrétien, la vie d'un de ces brigands à peau noire ne compte pas, dit Tamanou qui, comme la plupart de ceux qui ont longtemps habité au milieu des sauvages, avait fini par n'attacher aucune importance à la vie d'un nègre.

En parlant ainsi, il prit à sa ceinture une sorte d'étui en peau de chacal et en tira un petit os de trois ou quatre centimètres de long, dont une des extrémités était pointue et enduite d'une matière noirâtre. Il plaça cet os entre l'index et le médium de sa main droite, qu'il appuya contre l'épauule du Batonga. Celui-ci poussa un cri.

—Laissez-le aller maintenant, dit le sorcier.

Sir Richard obéit.

Le Batonga se sauva à toutes jambes. Les sauvages, qui avaient suivi avec anxiété les mouvements de leur compatriote, poussèrent un cri de surprise et de joie lorsqu'ils le virent sortir sain et sauf de l'enclos redouté. Quelques-uns d'entre eux se préparaient déjà à franchir la palissade, que ne protégeait plus la terreur de Barouli, lorsque le Batonga échappé aux mains de sir Richard chancela tout à coup. Une minute après, le malheureux se roula à terre en poussant des cris de rage et de douleur.

Ses compagnons se groupèrent autour de lui et leur foule compacte cacha son agonie aux yeux des Européens.